



The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Le jardinage ouvrier: ressource alimentaire et affirmation de soi

Manuel PLUVINAGE
Florence WEBER

**Working-class
gardening:
food resources and
self-expression**

Key-words:

gardening, ethnography,
survey, Paris area, non
professional practices,
farming techniques

**Le jardinage ouvrier:
ressource alimentaire et
affirmation de soi**

Mots-clés:

jardinage, enquête
ethnographique, région
parisienne, pratiques
non professionnelles,
techniques culturelles

Summary – Gardening can be analysed from the point of view of consumption or self-production. In the first case, the domestic destination of the food products is stressed and the garden is seen as a non-monetary resource. In the second case, it is the productive activity itself, the amount and type of work involved and the reasons for such work that are stressed; here, gardening is seen as a way of using one's free time.

A postal survey, carried out in 1990, provided 1,003 answers from amateur gardeners, ranging from the senior executive to the industrial worker or farmer. As far as products were concerned, the survey highlighted the contrast between working-class gardening, with its emphasis on the vegetable garden for economic and food reasons, and middle-class gardening, seen as a costly pastime with essentially decorative purposes. Providing food for one's own consumption is seen as the prime motive for gardening among farmers and workers from farming backgrounds; the former stress above all product quality, whereas the latter, who seem less well-off than other categories or workers, insist on the amount of savings involved. As far as gardening work is concerned, the survey brings out the opposition between farmer's gardens (mainly a female activity before retirement, and becoming a male one afterwards) and other forms of gardening, in particular among workers (always a male activity, which simply occupies more time after retirement). It is in the working class of small towns that this specifically working-class logic of self-production is most evident, and contrasts most clearly with the consumption-oriented approach of those with farming backgrounds. This is because conditions are particularly conducive to working-class gardening. Here, gardening provides an opportunity for expressing oneself outside the professional sphere: the activity is time-consuming and calls for specific know-how, and the combination of hard work and gratuitousness makes working-class gardening not only a labour-consuming pastime but also an art of recycling, an opportunity to show one's prowess and a resource in non-commodity exchange.

Ethnographical observations on working-class gardening in the Paris region show that these features are once again to be found but in less favourable conditions (small surface areas, collective rules laid down by associations influenced by social catholicism). They show that gardening know-how has several origins (farming and market gardening) and they suggest new research orientations: how can farming techniques, which have been developed into coherent systems and improved by professionals with economic rationality in mind, be transferred and transformed into non-professional practices, and given a new symbolic and personal coherence?

Résumé – Le jardinage peut s'analyser soit comme auto-consommation alimentaire et ressource non monétaire soit comme auto-production et dépense de temps gratuit. Une enquête postale montre d'abord l'opposition entre un jardinage populaire d'origine agricole (pratique alimentaire et économique) et un jardinage bourgeois (loisir coûteux). Mais elle montre aussi l'opposition entre jardinage des agriculteurs (pratique féminine avant la retraite, masculine après) et jardinage des ouvriers (pratique toujours masculine qui occupe plus de temps après la retraite). Ce dernier est l'occasion d'une affirmation de soi en dehors des références professionnelles: investissement en temps, savoir-faire spécifiques (d'origine maraîchère plus qu'agricole), morale du courage et de la gratuité s'allient dans un passe-temps laborieux, un art de la récupération et une recherche de la prouesse culturelle. Des observations ethnographiques en jardins ouvriers de région parisienne confirment cette analyse et posent une nouvelle question: comment les techniques culturelles d'origine professionnelle sont-elles diffusées, transformées et insérées dans une nouvelle cohérence, symbolique et personnelle?

* Laboratoire de sciences sociales, Ecole normale supérieure, 45, rue d'Ulm, 75230 Paris cedex 05.

** Laboratoire de recherche sur la consommation, INRA, 65, bd de Brandebourg, 94205 Ivry cedex.

Le jardinage, comme le bricolage⁽¹⁾, cache sous la ferveur consensuelle de ses pratiquants les plus passionnés toute une gamme de significations, de logiques et de savoir-faire différents. Quoi de commun, en effet, entre le loisir coûteux des cadres friands d'une nature domestiquée et le passe-temps économique des ouvriers d'usine pour qui jardiner c'est bien sûr "être au grand air" mais aussi faire pousser des légumes et, en définitive, "savoir ce qu'on mange"?

Mais ce jardinage ouvrier lui-même n'est-il pas, comme la culture ouvrière toute entière, sur le point de disparaître ou plutôt – car les jardins et les jardinages semblent bien vivaces en France – sur le point de perdre sa spécificité⁽²⁾? La pelouse aurait gagné, le potager aurait régressé, les jardins les plus populaires s'ornant avec retard, au gré de la vague pavillonnaire des années 60-80, du saule pleureur et de la haie de tuyas. Faut-il donc pleurer l'ancienne autonomie des jardins populaires où artistes et intellectuels d'avant-garde saluèrent naguère "les inspirés du bord des routes"⁽³⁾, ou bien saluer la disparition des jardins d'usine, dans lesquels un "petit travailleur infatigable" devait encore, après sa longue journée de travail, gagner ses légumes à la sueur de son front⁽⁴⁾?

Pour sortir de ces problématiques marquées par la conjoncture intellectuelle de la fin des années 70 et analyser d'un œil neuf les jardinages populaires, nous avons choisi de combiner une enquête statistique par questionnaire postal (dont le présent article présente un bilan), des enquêtes ethnographiques et un travail sur archives. L'idée de considérer de plus près les jardins populaires, et plus précisément ceux des ouvriers, était venue de la rencontre entre deux recherches antérieures: l'une, menée dans le cadre d'une petite ville industrielle, considérait le jardinage ouvrier comme une des formes du "travail à-côté", c'est-à-dire comme une production domestique masculine où le désintéressement, voire la gratuité, s'allie avec le goût de l'activité pour constituer un système complexe et mouvant d'échanges de biens et de travail (Weber, 1989); l'autre plaçait le jardinage, avec le petit élevage, au cœur du clivage entre l'alimentation des ouvriers d'origine paysanne (pour lesquels l'autoconsommation alimentaire fonctionne comme un contre-handicap) et l'alimentation des ouvriers d'origine ouvrière et citadine, marquée par le recours aux conserves industrielles et définie par ses manques plus que par ses traits positifs (Grignon, 1980).

⁽¹⁾ Etudié par Claude Bonnette-Lucas (1990).

⁽²⁾ Comme Françoise Dubost (1984) le suggérait déjà.

⁽³⁾ C'est le titre d'un livre de Jacques Lacarrière et Michel Verroust à la gloire des jardiniers populaires (1978).

⁽⁴⁾ C'est la thèse soutenue par Lion Murard et Patrick Zylberman (1976).

Le jardinage populaire se trouvait donc d'emblée situé à l'intersection entre une "auto-production" (c'est-à-dire d'abord une dépense d'un temps gratuit) et une "auto-consommation" (c'est-à-dire d'abord une ressource non monétaire): quelles logiques sous-tendent l'un et l'autre aspect, peut-être non superposables, d'une même pratique?

Cependant, le jardinage et le petit élevage, pratiques alimentaires, ne sont pas des formes d'auto-production comme les autres, que l'on songe au bricolage, à l'auto-construction ou au travail domestique féminin. Parce qu'elles consomment de l'espace, elles sont soumises à des contraintes foncières qui les rendent difficiles d'accès en milieu citadin. Parce qu'elles supposent des savoir-faire spécifiques – ceux du travail de la terre et de l'élevage – elles sont liées à l'origine paysanne et à la possibilité d'un apprentissage familial. L'auto-consommation alimentaire a donc de fortes chances d'être à la fois une pratique plus rurale qu'urbaine et une pratique ouvrière d'origine paysanne. Il existe cependant, depuis un siècle, un fort mouvement associatif en faveur des "jardins ouvriers": jardins citadins, jardins d'usine⁽⁵⁾. Les jardins de banlieue des jardiniers d'origine non paysanne ne seraient-ils que de pâles répliques, des imitations dégénérées du potager paysan, à moins d'être des tentatives pour rejoindre le jardin bourgeois?

Telles sont les questions qui ont présidé à l'établissement du questionnaire dont nous présentons ici les principaux résultats. Mais cette recherche n'a pris son sens que grâce aux enquêtes ethnographiques menées en région parisienne et en Bourgogne et grâce à l'examen des archives du mouvement associatif autour des jardins ouvriers. D'avoir mené de front ces trois méthodes aura permis, du moins nous l'espérons, de contrôler à la fois la construction des variables sociologiques et les effets des interactions d'enquête: il ne faut pas se cacher pour autant que la complémentarité des méthodes n'est pas donnée d'avance et que les objets poursuivis et atteints par ces trois démarches ne peuvent être exactement les mêmes, obligeant ainsi à des ajustements incessants. Nous ne donnerons ici qu'un aperçu des apports des démarches ethnographique et historique car nous suivrons d'abord la trame des résultats statistiques⁽⁶⁾.

⁽⁵⁾ Pour l'histoire de la principale association de jardins ouvriers en France, cf. Béatrice Compte-Cabedoce (1991). Pour une monographie très suggestive de jardins d'usine au Brésil, cf. Rosilene Alvim et Sergio Leite-Lopes (1991).

⁽⁶⁾ Cette recherche a été financée pour partie par la Mission du Patrimoine ethnologique du Ministère de la Culture et de la Communication, dans le cadre de son appel d'offres 1987 sur la Consommation, pour partie par le Département ESR de l'INRA. Nous n'aurions pu la mener à bien sans l'aide de Claude Grignon, qui en a défini le projet avec Florence Weber et qui a contribué à l'établissement du questionnaire. Les premières étapes de la recherche ont été effectuées avec l'aide d'Eliane Barbier, d'Antoine Jakobsohn et de François Jeannet. Les traitements statistiques de l'enquête par questionnaire doivent beaucoup à Eric Guichard et au Laboratoire de Sciences sociales de l'ENS.

LE POTAGER COMME RESSOURCE D'ORIGINE PAYSANNE DANS UNE CULTURE OUVRIÈRE

Notre enquête postale, envoyée en septembre 1990 à 6 000 personnes tirées au hasard parmi les 500 000 adhérents de la Société d'Horticulture et des Jardiniers de France, nous a permis de recevoir 1 003 réponses exploitables. Il faut d'emblée souligner l'absence de représentativité de cet échantillon spontané d'une population (celle de la Société d'Horticulture) dont nous ne connaissons pas le rapport à la population des jardiniers en France. Il présente cependant l'avantage d'être très diversifié socialement (26 % d'ouvriers, 30 % de professions intermédiaires, 11 % de cadres supérieurs, 15 % d'employés, mais 5 % d'agriculteurs et 4 % d'artisans-commerçants). Il faut signaler par ailleurs quelques caractéristiques importantes : les jardiniers qui nous ont répondu sont très nombreux à être des hommes (84 % de notre échantillon), des habitants de pavillons (84 %), des résidents de petites communes (41 % de l'échantillon réside dans des communes de moins de 2 000 habitants, 34 % dans des communes de 2 000 à 20 000 habitants); enfin, ce sont des retraités pour la moitié d'entre eux (47 %). En revanche, il est clair que l'auto-sélection effectuée par les enquêtés a correspondu en grande partie au ton de notre questionnaire: nous ont répondu les jardiniers intéressés par leur Société, que ce soit pour la critiquer ou pour la louer, fortement investis dans le jardinage et cultivant, ou ayant cultivé, un potager; en effet, nos premières questions portaient sur les légumes et une grande partie du questionnaire était centrée sur des questions de budget et d'auto-consommation.

Le potager populaire et le jardin d'ornement

C'est la grande diversité sociale de nos enquêtés qui nous a permis d'abord de dégager une première ligne de clivage entre jardiniers: celle qui, séparant les cadres supérieurs d'une part, les agriculteurs et les ouvriers de l'autre, oppose le jardinage dit d'ornement au potager. Clivage classique, maintes fois noté, confirmé ici. Clivage atténué sans doute par les caractéristiques de notre échantillon: les cadres supérieurs qui nous répondent adhèrent à une association destinée à l'origine à des ouvriers, dont la cotisation reste faible et le discours, jusqu'à récemment, modeste; ils cultivent eux aussi un potager (seuls 16 % d'entre eux ne le font pas) et sont encore 56 % à cultiver des pommes de terre: mais les taux nettement plus élevés de pratiques potagères chez les agriculteurs et les ouvriers de notre échantillon n'en sont pas moins significatifs. On trouvera pelouse, tondeuse, arbres non fruitiers, du côté des cadres supérieurs; tous les légumes du côté des ouvriers et des agriculteurs. Ce clivage se retrouve plus clairement encore dans les réponses à une question sur les "avantages" du jardinage. Alors que les cadres supérieurs sont plus nombreux à mettre en avant la "santé" ("bon pour la santé, on se

donne de l'exercice, on est en plein air"), agriculteurs et ouvriers insistent sur l'aspect alimentaire ("avoir des produits meilleurs, plus frais, plus naturels") et, bien que plus rarement, sur l'aspect économique ("le jardin permet de faire des économies"). Enfin, alors que les cadres supérieurs disent plus souvent faire des photos de leur jardin (ce qui correspond à la consommation visuelle que l'on peut faire d'un jardin d'ornement), ouvriers comme agriculteurs sont plus nombreux à donner des produits de leur jardin (ce qui correspond, entre autres, au fait qu'ils ont plus de produits à donner : plus de légumes et, peut-on supposer d'après nos observations, plus de fleurs à couper).

Du côté des jardins populaires, donc, potager, alimentation, économies ; ces dimensions sont mêlées, on y reviendra. Du côté des jardins bourgeois, pelouse, massifs de fleurs⁽⁷⁾, arbres, l'emportent sur la culture du potager sans l'évacuer tout à fait. Mais les jardins populaires n'en sont pas moins, aussi, des jardins fleuris (seuls 10 % des ouvriers et des agriculteurs disent que leur jardin n'est "pas du tout fleuri") ; de même, mention est faite d'une pelouse par deux ouvriers sur trois (mais par un sur deux seulement pour les plus de 60 ans, par quatre sur cinq entre 40 et 49 ans). Cette corrélation entre l'âge et le fait d'avoir une pelouse, particulièrement forte chez les ouvriers, montre comment le jardinage ouvrier peut évoluer, suivant les modes, sans que sa spécificité disparaisse pour autant, puisque l'importance du jardinage alimentaire, chez les ouvriers, ne s'affaiblit pas avec l'âge.

Pratiques spécifiquement ouvrières et moindres ressources jardinières pour les ouvriers

Si l'on veut poursuivre l'analyse pour découvrir, au sein de cet ensemble de pratiques populaires, ce qui différencie les ouvriers des agriculteurs, on découvrira d'abord que les ouvriers disposent de moins de ressources que quiconque pour jardiner et que, symétriquement, ils se singularisent de tous les autres par certaines pratiques distinctives, bien connues par ailleurs. Par exemple, ils ne sont que 33 % à savoir greffer un arbre (contre 53 % des agriculteurs et 39 % des cadres supérieurs) ; plus important encore, ils disposent en moyenne de surfaces de jardins bien inférieures aux agriculteurs certes, mais aussi aux cadres supérieurs (alors que ceux-ci, dans notre échantillon, habitent plus souvent des grandes villes). D'un autre côté, on retrouve dans cette enquête les pratiques ouvrières les plus célèbres : pêche, bricolage. Il ne faut pas oublier ici que seuls des jardiniers nous ont répondu et que les différences entre

⁽⁷⁾ Notre questionnaire, axé sur l'auto-consommation alimentaire, ne permet pas de distinguer entre types de fleurs ; ce sont donc les observations ethnographiques qui nous poussent ici à distinguer entre massifs de fleurs (qui occupent de la place au milieu d'une pelouse) et fleurs à couper (qui sont plantées en bordure du jardin).

catégories sociales du point de vue des pratiques de loisir autres que le jardinage sont forcément atténuées par ce choix commun qu'ils ont tous fait, d'être des jardiniers. On aperçoit néanmoins que, chez les ouvriers, les modalités mêmes du jardinage peuvent être affectées par les pratiques ouvrières classiques: ils sont plus nombreux à disposer d'une cabane de jardin non pas "uniquement pour ranger les outils" mais "pour bricoler ou se reposer".

Les pratiques des ouvriers d'origine paysanne

Le tableau change si l'on veut bien distinguer à présent les ouvriers selon leur origine sociale, c'est-à-dire ici selon la profession de leur père. Alors que les taux de pratique pour les loisirs spécifiquement ouvriers (pêche, bricolage) ne varient pas selon la profession du père, montrant une forte acculturation à ces aspects consensuels du mode de vie ouvrier, le jardinage distingue au contraire les ouvriers fils d'agriculteurs des autres ouvriers, ainsi que du reste de notre échantillon. Tout d'abord, les ouvriers d'origine agricole disposent en moyenne d'un jardin plus grand que les autres ouvriers; leur potager est donc en moyenne plus grand également, bien qu'ils n'y consacrent pas une plus grande part de leur superficie totale. Ils sont plus nombreux que tout autre à être équipés d'un motoculteur ou d'une motobineuse: plus nombreux que les autres ouvriers, que les cadres supérieurs, mais aussi que les agriculteurs. Avec des revenus du ménage globalement inférieurs à ceux des autres ouvriers (en moyenne 7 776 F contre 8 509 F), les ouvriers d'origine agricole disposent donc d'un capital productif en terres et en matériel bien supérieur. Ce n'est pourtant pas en référence à l'étendue des terres cultivées que l'on peut rendre compte de cet équipement en matériel. En effet, même à superficie égale, les fils d'agriculteurs sont nettement plus équipés: pour des jardins de moins de 2 000 m² leur taux de possession est de 37 % pour les motobineuses et de 55 % pour les motoculteurs alors que pour les autres ouvriers ces mêmes taux sont de 20 % et de 25 %. Enfin, les ouvriers d'origine agricole sont les plus nombreux à disposer d'un savoir-faire spécifique. Ainsi, ils sont deux fois plus nombreux que les autres ouvriers à savoir greffer des arbres et à cultiver des asperges et, pour ces deux pratiques très spécialisées, ils égalent voire dépassent les agriculteurs eux-mêmes. Dans la même direction, ils sont les plus nombreux de tout notre échantillon à posséder des arbres fruitiers, à pratiquer souvent des activités de cueillette, et à chasser. On voit qu'ils sont non seulement des jardiniers plus expérimentés et mieux dotés mais aussi de plus fervents utilisateurs de l'espace rural, la pêche étant, comme l'a montré B. Picon, une pratique ouvrière tout à fait spécifique dans l'ensemble de ce qu'on pourrait considérer comme des usages de la nature⁽⁸⁾.

⁽⁸⁾ Cf. son article sur les pratiques de la nature à partir de l'enquête "Modes de vie" de l'INSEE, paru dans *Sociétés contemporaines*, n° 8, décembre 1991.

Une logique alimentaire : goût et nécessité

Les ouvriers d'origine agricole disposent donc de ressources spécifiques ou, pour utiliser un terme de Claude Grignon, de "contre-handicaps" liés à la fois à leur origine paysanne et à leur résidence (ils sont en effet 85 % à vivre dans des communes de moins de 20 000 habitants). Qu'en font-ils ? Dans la mesure où, on l'a vu, ouvriers comme agriculteurs se distinguent des autres catégories sociales (et spécialement des cadres supérieurs) par l'importance accordée aux légumes, par l'accent mis sur la finalité alimentaire et économique du potager, on peut s'attendre à ce que ce soit encore plus vrai des ouvriers d'origine agricole. Et en effet, ils sont plus nombreux que les autres ouvriers (et aussi nombreux que les agriculteurs) à consommer des produits de leur jardin tous les jours en été. Seuls les agriculteurs consomment fortement leurs produits en hiver : ils ont de meilleures capacités de stockage et cultivent des produits qui se conservent mieux (ainsi, des pommes de terre en grande quantité). Cependant, après eux, les ouvriers d'origine agricole sont encore les plus nombreux à auto-consommer en hiver. La logique de l'auto-consommation alimentaire est donc plus présente chez les ouvriers d'origine agricole que chez les autres ouvriers, ce qui se voit encore confirmé par la présence d'un petit élevage domestique (de volailles ou de lapins) : très répandu chez les agriculteurs de notre échantillon, il l'est encore fortement chez les ouvriers d'origine agricole (deux fois plus souvent que chez les autres ouvriers).

Cette logique alimentaire est-elle une logique du goût ou une logique de la nécessité ? Les réponses aux questions sur les avantages reconnus au jardinage peuvent nous permettre d'éclairer un peu cet aspect. En effet, il s'agissait de classer un certain nombre de propositions sur le jardinage parmi lesquelles nous retiendrons ici deux : "Le jardin permet d'avoir des produits meilleurs, plus frais, plus naturels" et "Le jardin permet de faire des économies". La première proposition a été retenue comme le principal avantage du jardinage par la moitié des agriculteurs et 30 % des ouvriers, tandis que la seconde, beaucoup plus rarement mise en avant en général, est retenue parmi les deux principaux avantages du jardinage par 40 % des agriculteurs (à comparer avec le 1 % des cadres supérieurs !) et seulement 24 % des ouvriers, mais 34 % des ouvriers d'origine agricole. Il faut d'abord remarquer ici que, même si l'on avoue faire des économies grâce à son jardin, on ne met pas volontiers cette considération économique en avant. Il est d'autant plus remarquable que les deux catégories que cette réticence atteint le moins soient les agriculteurs et les ouvriers d'origine agricole que rapproche le souci de l'économie, séparant ces derniers des autres ouvriers. Au contraire, le goût pour les produits frais ne différencie pas les ouvriers selon leur origine sociale. Ce sens de l'économie, partagé par agriculteurs et par ouvriers d'origine agricole plus que par les ouvriers dans leur ensemble, se retrouve dans les réponses concernant les résultats économiques du jardi-

nage. On avait demandé: "Pensez-vous que votre jardin: a) vous permet de faire des économies, b) vous coûte plus qu'il ne vous rapporte, c) l'un dans l'autre, ça s'équilibre?" Il ne s'agissait donc plus là d'indiquer la place de l'alimentation et celle des économies dans les avantages de son jardin mais de livrer une estimation sur les coûts monétaires occasionnés par la culture du jardin et les économies, également monétaires, qu'elle permettait. Cette fois encore, les réponses des agriculteurs se distribuent de la même façon que celles des ouvriers d'origine agricole (50 % des uns et des autres répondent qu'ils font des économies grâce à leur jardin) qui se distinguent, du même coup, de celles des autres ouvriers (40 % des ouvriers et 38 % seulement des ouvriers d'origine non agricole disent faire des économies).

Ainsi, agriculteurs et ouvriers de notre échantillon lient leur pratique du jardinage à un souci alimentaire, comme on l'avait déjà vu en constatant la grande importance du potager populaire. Mais le souci de faire des économies s'affirme nettement plus souvent chez les agriculteurs comme chez les ouvriers d'origine agricole, ainsi que le constat de la rentabilité de leur jardin. Quant au souci de la qualité alimentaire, c'est, et de loin, chez les agriculteurs qu'il est le plus présent. Arrivés à ce point de l'analyse, on serait tenté de conclure que la pratique du jardinage constitue chez les ouvriers d'origine agricole (dont on a vu qu'ils résidaient, dans notre échantillon, pour la plupart dans des villages ou des petites villes de moins de 20 000 habitants) plus un "contre-handicap" qu'une ressource: en effet, ces ouvriers ont un revenu du ménage en moyenne plus bas que celui des autres ouvriers; ils ont moins souvent un CAP et plus souvent seulement le CEP; ils sont plus souvent mariés à une ouvrière ou à une femme sans profession. On comprend peut-être mieux alors qu'ils expriment, par leurs réponses, une logique non seulement alimentaire mais plus strictement économique que toute autre catégorie. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir qu'ils s'investissent, dans un certain nombre de pratiques et de savoirs spécifiquement jardiniers, plus que tout autre et même plus que les agriculteurs eux-mêmes. Sans nous étendre sur les évolutions et sur la diversité du jardinage en milieu agricole (il est aisé de voir, en effet, qu'il s'agit là d'une pratique peu prisée par les agriculteurs les plus modernes et les plus professionnalisés), c'est en nous intéressant à la place du jardinage dans le travail domestique que nous allons à présent reconsidérer la question des spécificités ouvrières du jardinage – qui sont restées inaperçues tant s'imposaient d'emblée la proximité avec les agriculteurs et la distinction entre les ouvriers d'origine paysanne et les autres, caractérisés pour l'instant par leurs seuls manques.

UN JARDINAGE OUVRIER SPÉCIFIQUE?

Avant d'aborder la question, cruciale pour notre propos, de la division sexuelle des tâches du jardinage dans le ménage selon la catégorie sociale et selon l'âge, qu'on nous permette de revenir sur les caractéristiques des agriculteurs de notre échantillon. Peu nombreux, ils sont particulièrement peu représentatifs de l'ensemble des agriculteurs et, cependant, ils présentent pour notre propos l'avantage d'être de ce fait plus facilement comparables aux ouvriers de notre échantillon. Moins diplômés, plus pauvres et plus âgés que tous les autres enquêtés, c'est à la fois l'appartenance à une société de jardins *populaires* (l'association n'a retiré ce terme de son titre qu'après notre enquête) et le goût du jardinage qui expliquent leur auto-sélection. Ils déclarent disposer en moyenne d'un revenu par ménage de 4 692 F par mois (les ouvriers déclarant en moyenne 8 187 F par ménage et par mois) ; ils ont 58 ans d'âge moyen (contre 56 ans d'âge moyen pour l'ensemble des enquêtés et 54 ans pour les ouvriers de l'échantillon).

Malgré leur petit nombre et leur faible représentativité, ils présentent un trait tout à fait remarquable qui va nous permettre de dégager, *a contrario*, les caractéristiques du jardinage ouvrier. Sur 47 agriculteurs qui ont répondu, 15 sont des femmes (soit 30 % contre 15 % de femmes pour l'ensemble de l'échantillon) ; en outre, les 32 hommes agriculteurs ont 63 ans d'âge moyen (56 ans d'âge moyen pour tous les hommes de l'échantillon), tandis que les 15 femmes agricultrices ont 49 ans d'âge moyen (contre 55 ans d'âge moyen pour toutes les femmes de l'échantillon).

Avant de poursuivre, il convient de rappeler l'une des interrogations qui formaient la base de notre projet de recherche : l'inversion, entre agriculteurs et ouvriers, de la répartition des tâches de jardinage selon le sexe. Alors qu'en milieu paysan ce sont les femmes qui jardinent ⁽⁹⁾, en milieu ouvrier les femmes sont à peu près exclues du jardin, sauf au moment de la récolte. Si cette observation était bien régulière, que ce soit dans la région de Dambront ou dans les jardins ouvriers de la région parisienne, elle manquait de systématisme et une pluralité d'interprétations nous semblait possible. C'est donc dans cette direction que nous allons chercher, d'abord, les signes d'une rupture entre jardinage agricole et jardinage ouvrier.

⁽⁹⁾ C'est ce qu'avaient constaté, entre autres, Françoise Zonabend en Bourgogne (1980) et Florence Weber dans le Perche (1978).

Une division sexuelle des tâches spécifiquement agricole

Il s'agit d'abord de confirmer et de préciser cette inversion sexuelle des tâches. Nous avons retenu, dans notre échantillon, les 859 personnes mariées (dorénavant considérées en tant que couples) pour lesquelles nous avons mis en rapport la profession du mari et les réponses à la question "Qui travaille le plus dans le jardin: a) au potager? b) aux fleurs? c) à la pelouse?" Nous ne retiendrons ici que les maris agriculteurs (40 couples), les maris ouvriers (240 couples) et les maris cadres supérieurs (107 couples). En préalable, on retrouve la différence entre les jardins de cadres supérieurs (où le potager est moins fréquent), les jardins d'ouvriers (où la pelouse est moins fréquente) et ceux d'agriculteurs (uniquement des potagers, parfois fleuris, dans la moitié des cas). La répartition des tâches entre maris et femmes confirme, bien que de façon assez nuancée, notre hypothèse de départ. En général, aux femmes sont uniquement dévolues les tâches relatives aux fleurs (ce qui explique sans doute le faible taux de réponses féminines), aux hommes le potager et la pelouse quand elle existe. Cette division classique se trouve légèrement accentuée chez les ouvriers. Mais les ménages d'agriculteurs, et eux seuls, font exception à ce schéma. Les maris y sont beaucoup moins nombreux à jardiner (qu'il s'agisse de potager, de fleurs ou de pelouse) et cette différence est particulièrement nette pour le travail du potager puisque, de masculin partout ailleurs, il devient l'apanage exclusif des femmes dans un tiers des cas.

A vrai dire, ce semblant d'équilibre, chez les agriculteurs, entre les occurrences du travail féminin (32,5 %) et celles du travail masculin (45 %) au potager recouvre deux populations distinctes aux pratiques opposées: les agriculteurs de moins de 60 ans, chez qui le potager est très nettement une tâche féminine, et les agriculteurs de plus de 60 ans, chez qui le potager est exclusivement masculin. La coupure des 60 ans est ici une coupure d'âge et non de génération: il s'agit de l'arrivée à la retraite où c'est le rapport aux activités agricoles professionnelles qui change. C'est dans le cadre du travail sur l'exploitation que le potager est défini comme tâche féminine, abandonnée par les femmes à la retraite de leur mari qui, libéré de ses tâches agricoles professionnelles, entretient alors un jardin nettement plus petit et y consacre moins d'heures par semaine (à la belle saison): avant 60 ans, les agriculteurs (c'est-à-dire principalement des agricultrices) déclarent jardiner en moyenne 11 heures par semaine tandis qu'après 60 ans, les agriculteurs (cette fois presque tous des hommes) déclarent y passer en moyenne 9 heures par semaine⁽¹⁰⁾.

⁽¹⁰⁾ Pour la fabrication de ces moyennes de temps travaillé, seuls sont pris en compte les 840 enquêtés qui ont répondu de façon chiffrée à cette question, les non-réponses, les réponses "littéraires" (comme "je ne compte pas") et l'absence de travail n'intervenant pas dans le calcul.

A) Le potager populaire et le jardin d'ornement

	agriculteurs	ouvriers	cadres supérieurs	ensemble
résidence secondaire	2%	7%	39%	17%
JARDIN D'ORNEMENT				
tondeuse à gazon	57%	70%	90%	76%
arbres d'ornement	64%	65%	88%	74%
photo du jardin	11%	24%	38%	26%
jardin très fleuri	17%	20%	31%	23%
"le jardinage est bon pour la santé"	19%	26%	53%	37%
POTAGER				
part moyenne du potager dans le jardin	71%	58%	38%	50%
pommes de terre	98%	82,5%	56%	74%
dons de produits du jardin (souvent)	68%	66%	46%	60%
"le jardin permet d'avoir des produits plus frais" en 1ère ou 2ème positions	79%	67%	45%	60%
"le jardin permet de faire des économies" avant la 3ème position	51%	40%	29%	39%

B) Les ouvriers: des pratiques non jardinières

	agriculteurs	ouvriers	cadres supérieurs	ensemble
pêche	13%	34%	20%	26%
atelier	70%	88%	86%	84%
bricoler souvent	53%	82%	74%	73%
cabane de jardin pour bricoler	11%	21%	15%	18%

C) Les ouvriers d'origine agricole: ressources paysannes et logique alimentaire

	agriculteurs	ouvriers d'origine agricole	ouvriers d'origine non agricole	cadres supérieurs	ensemble
DES RESSOURCES PAYSANNES					
surface moyenne du jardin (surface moyenne du potager)	209 ares (1369 m2)	21 ares (646 m2)	12 ares (435 m2)	32 ares (372 m2)	28 ares (616 m2)
motoculteur	45%	63%	39%	29%	39%
motobineuse	15%	37%	23%	26%	25%
greffe	53%	59%	25%	39%	36%
DES PRATIQUES PAYSANNES DE LA NATURE					
cueillette	38,5%	39%	33,5%	32%	33,5%
chasse	17%	20%	7,5%	3%	9%
UNE LOGIQUE ALIMENTAIRE					
autoconsommation été	85%	86%	72%	55%	69%
autoconsommation hiver	68%	51%	35%	24%	34%
élevage domestiques de volailles ou de lapins	87%	63%	36%	17%	36%
"le jardin permet d'avoir des produits plus frais" en 1ère position	49%	32%	30%	22%	28%
"le jardin permet de faire des économies" en 1ère ou 2ème positions	40%	34%	21%	1%	17%
"votre jardin vous rapporte plus qu'il ne vous coûte"	51%	49%	38%	29%	39%

LE JARDINAGE OUVRIER: RESSOURCE ALIMENTAIRE ET AFFIRMATION DE SOI

D) La division sexuelle des tâches: les agriculteurs et les autres

âge	maris agriculteurs			maris ouvriers			origine agricole	maris cadres supérieurs	ensemble
	ens.	< 60ans	> 60 ans	ens.	< 60 ans	> 60 ans			
pas de potager	2,5%	0	5,5%	2%	2%	1%	0	16%	5%
mari au potager	45%	23%	72%	71%	68%	78%	69,5%	63%	68%
femme au potager	32,5%	59%	0%	9%	11%	6%	8,5%	12%	11%
pas de fleurs	15%	9%	22%	10%	8%	13%	8,5%	2%	7%
mari aux fleurs	10%	9%	11%	33%	31%	36,5%	24%	39%	32%
femme aux fleurs	57,5%	68%	44%	41%	44,5%	34%	44%	45%	44%
pas de pelouse	45%	41%	50%	32%	26,5%	41%	27%	10%	24%
mari à la pelouse	30%	27%	33%	43%	41%	48%	47,5%	70%	54,5%
femme à la pelouse	15%	23%	6%	7,5%	10%	3,5	8,5%	9%	8%
TOTAL (effectif)	40	22	18	240	155	85	59	107	859

E) Le temps passé en moyenne au jardin: sexe et statut professionnel

ensemble	hommes	femmes	actifs	retraités	agriculteurs		ouvriers	
					actifs	retraités	actifs	retraités
13 heures	14 heures	11 heures	11 heures	17 heures	11 heures	9 heures	11 heures	15 heures

F) Résidences ouvrières: les petites villes ou le desserrement des contraintes

	agriculteurs	ouvriers en communes rurales (moins de 2000 hab.)	ouvriers en petites villes (2000 à 20000 hab.)	ouvriers en grandes villes (plus de 20000 hab.)	ensemble des ouvriers
surface moyenne du jardin	209 ares	18 ares	23 ares	6 ares	18 ares
revenus moyens	4692 F	7985 F	8484 F	7944 F	8187 F
surface moyenne du potager	1369 m2	585 m2	493 m2	363 m2	505 m2
part moyenne du potager dans le jardin	71%	59%	53%	70%	58%
plus de pelouse que de légumes	26%	19%	28%	18%	23%
temps moyen consacré au jardin	10 heures	12 heures	14 heures	11 heures	13 heures
dons de produits du jardin (souvent)	68%	63%	71%	55%	66% (cad.sup.:46%)
jardin très fleuri	17%	15%	27%	18%	20% (cad. sup.:31%)

G) Des savoir-faire d'origines diverses

	agriculteurs	ouvriers d'origine agricole	ouvriers d'origine ouvrière	cadres supérieurs	ensemble
UNE FERVEUR PARTAGÉE auto-production de semences ou plants	62%	68%	66%	68%	63%
DES SAVOIRS D'ORIGINE PAYSANNE					
greffe	53%	59%	29%	39%	36%
asperges	40%	39%	20%	22%	23%
SAVOIRS MARAÎCHERS ET BRICOLAGES JARDINIERS					
châssis	40%	51%	63%	55%	55%
châssis fabriqués	19%	39%	51%	44%	42%
récupération de l'eau	55%	53%	57%	41%	49%
haricots à rames	34%	36%	36%	27%	33%

Pour tous les ouvriers : un passe-temps masculin qui augmente avec la retraite

Cette attention au statut du travail de jardinage chez les agriculteurs (travail de femme active et d'homme retraité) donne une piste essentielle pour comprendre le jardinage ouvrier. En effet, chez les ouvriers actifs comme chez les ouvriers retraités, le jardinage (potager et pelouse quand elle existe) est un travail d'homme (même si l'on constate à la retraite une légère accentuation de ce caractère). Simplement, les ouvriers retraités consacrent en moyenne plus de temps au jardinage (15 heures) que les actifs (11 heures). Ces deux caractéristiques du jardinage ouvrier (un travail d'homme et plus encore d'homme retraité), valables pour les ouvriers d'origine agricole comme pour les autres, l'opposent fortement au jardinage agricole. Elles ne s'expliquent qu'en considérant les rapports entre le jardinage et le métier exercé. Chez les agriculteurs, jardiner est un complément (féminin) ou un vestige (après la retraite) du métier. Chez les ouvriers au contraire, le jardinage se définit d'emblée comme en dehors de toute référence professionnelle, le jardin comme un espace masculin libéré à la fois des contraintes professionnelles et des contraintes domestiques, le "travail" au jardin comme une occupation effectuée dans les interstices du travail salarié⁽¹¹⁾. C'est pourquoi, une fois les contraintes horaires professionnelles disparues, c'est-à-dire après la retraite, les ouvriers y passeront encore plus de temps sans que le jardinage change pour autant de statut dans la division spatio-temporelle de l'univers masculin (usine/maison/jardin) ni dans la division sexuelle du travail dans le ménage (profession pour les hommes et, secondairement, pour les femmes; maison et fleurs pour les femmes; potager et pelouse pour les hommes), toutes deux désormais tronquées mais non bouleversées par l'absence du premier terme (professionnel/masculin).

Examinons toutes les conséquences de ce statut du jardinage (occupation masculine hors univers professionnel) qui n'est pas lié à l'origine (contrairement aux ressources ou aux goûts) mais au métier exercé, présent ou passé : un emploi salarié hors de l'agriculture. La première remarque qui s'impose, c'est que le temps consacré au jardin est fonction du temps consacré à l'activité professionnelle (il augmente fortement au moment de la retraite) mais non de la taille du jardin. Ainsi, pour un jardin près de deux fois plus grand en moyenne, les ouvriers d'origine agricole consacrent en moyenne le même temps que les autres. On peut remarquer que ce temps moyen ne varie à peu près pas selon les catégories sociales, à l'exception, nous l'avons dit, des agriculteurs, qui consacrent beaucoup moins de temps pour des jardins en moyenne beaucoup plus grands.

⁽¹¹⁾ De ce point de vue le jardinage ouvrier présente toutes les caractéristiques du travail à-côté (Weber, 1989).

Nous ferons donc l'hypothèse que le temps passé à jardiner ne correspond, chez les ouvriers, à aucune logique technique ou économique liée aux caractéristiques du jardin (grand ou petit) ou du jardinage (intensif ou extensif), mais à une logique sociale où le jardin ne prend sens que dans l'ensemble des autres dépenses de temps (professionnelles, domestiques, loisirs...). Hypothèse qui trouve un début de confirmation dans le fait que le temps passé varie fortement avec le sexe (11 heures par semaine pour les femmes d'ouvriers qui répondent, 13 heures pour les hommes) et surtout avec l'activité professionnelle (11 heures par semaine pour les ouvriers actifs, 15 heures pour les retraités). Or la retraite, si elle augmente fortement le temps passé à jardiner quelle que soit l'origine sociale des ouvriers, ne transforme pas les logiques d'auto-consommation que nous avons analysées plus haut: alimentaires toujours, plus soucieuses d'économies chez les ouvriers d'origine agricole. Pour les ouvriers, la dépense de temps au jardinage est sans rapport avec les résultats espérés ou obtenus en termes d'auto-consommation. En d'autres termes, la logique de l'auto-production (temps consacré, travail masculin dans l'à-côté du travail salarié), spécifiquement ouvrière et valable pour tous les ouvriers qui jardinent, est sans rapport avec la logique de l'auto-consommation (produits obtenus, économies effectuées), plus forte pour les ouvriers d'origine agricole et pour les ouvriers ruraux.

Résidences ouvrières: les petites villes ou le desserrement des contraintes

Si le souci de faire des économies est bien un trait ouvrier lié à l'origine agricole, si le jardinage comme passe-temps occupant les interstices du travail salarié est bien une caractéristique liée au rapport des ouvriers à leur profession, peut-on à présent isoler des effets, sur le jardinage ouvrier, du lieu de résidence?

Les lieux de résidence (communes rurales, ici moins de 2 000 habitants, petites villes, ici de 2 000 à 20 000 habitants, grandes villes, ici plus de 20 000 habitants) diffèrent d'abord selon les contraintes foncières. On peut supposer que le terrain disponible pour un jardin est plus rare en ville et que les jardins des ouvriers risquent, en conséquence, d'y être plus petits. De fait, la superficie moyenne des jardins décroît en même temps que croît la taille de la commune mais, si l'on considère seulement les jardins des ouvriers, c'est seulement en grande ville qu'ils sont petits (6 ares en moyenne) alors que leur taille croît des villages aux petites villes.

Ce n'est pas seulement du point de vue de la taille de leur jardin que les ouvriers des petites villes présents dans notre échantillon sont avantagés. Leurs revenus moyens y sont plus élevés que ceux des autres ouvriers, tant ruraux que citadins des grandes villes. La taille moyenne de

leurs potagers (entre les grands potagers ruraux et les petits potagers des grandes villes) masque le fait, tout à fait significatif, que ce sont eux qui, parmi les ouvriers, consacrent la plus faible partie de leur jardin à la culture des légumes (53 % en moyenne contre 59 % pour les ruraux et surtout 70 % pour les ouvriers de grande ville, qui compensent la petite taille de leur jardin en y sacrifiant la part des cultures non alimentaires). Du coup, on ne sera pas surpris de trouver dans les petites villes le plus fort taux d'ouvriers (28 %, contre 19 % et 18 %) chez qui la pelouse est plus grande que le potager.

C'est donc chez les ouvriers des petites villes que l'on isolera le plus facilement la logique de l'auto-production – ou encore du passe-temps – de la logique de l'auto-consommation. De fait, ils y consacrent en moyenne plus de temps non seulement que les ouvriers des grandes villes (au jardin plus petit) mais aussi que les ouvriers ruraux (au jardin plus grand). Leur jardinage est moins marqué à la fois par la nécessité économique (revenus plus élevés, cultures plus diversifiées) et par les contraintes foncières.

Est-il pour autant un pur "loisir" qui se rapprocherait des modèles bourgeois du jardin détente, pratiqué pour la "santé"? Plusieurs indices montrent que non. Tout d'abord, la part des légumes, bien que plus faible que dans les jardins d'autres ouvriers, y reste beaucoup plus importante que chez les cadres supérieurs. Comme on l'a vu pour la diffusion de la pelouse en milieu ouvrier, le jardinage ouvrier peut suivre la mode ou se diversifier sans pour autant perdre ses traits caractéristiques. Ces légumes, cultivés en quantité mais en relâchant la contrainte de l'auto-consommation, entrent dans un circuit d'échanges dont on connaît déjà l'importance (Weber, 1989): on en a ici la confirmation, puisque 71 % de ces ouvriers de petite ville déclarent donner souvent des produits de leur jardin (contre 63 % des ouvriers ruraux et 55 % des ouvriers de grande ville, et pour mémoire 68 % des agriculteurs et 46 % des cadres supérieurs). Ce sont aussi les ouvriers des petites villes qui disent le plus souvent avoir un jardin très fleuri (27 % contre 15 % des ouvriers ruraux et 18 % des ouvriers des grandes villes et pour mémoire 17 % des agriculteurs et 31 % des cadres supérieurs).

Ainsi, loin de pouvoir être définis par des manques ou des faibles taux de pratiques, les ouvriers de petites villes semblent avoir pris, parmi les pratiques agricoles, celles qui manifestent le plus de détachement à la contrainte économique (par exemple les dons de produits du jardin), et parmi les pratiques des cadres supérieurs, celles qui supposent le plus d'investissement en temps et de savoir-faire (par exemple le jardin "très fleuri"). De ce fait, c'est sans doute chez eux qu'on peut, le plus facilement, séparer la logique du passe-temps de la logique de l'auto-consommation alimentaire: le jardinage est d'abord, pour eux, une occasion d'affirmation de soi et un support de construction d'identité posi-

tive, qui n'enferme pas l'ouvrier dans sa définition professionnelle et qui, pour autant, ne le dilue pas dans des pratiques standardisées.

Il n'est donc pas étonnant que ce soit dans une petite ville qu'une enquête ethnographique précédente ait réussi à mettre en lumière les principaux traits de ces "passe-temps laborieux" (selon le mot de R. Hoggart, 1970) qui, sans être débarrassés de toute dimension utilitaire, sont néanmoins désintéressés en ce qu'ils construisent des identités personnelles à travers des objets matériels qu'il faut penser comme des œuvres (à condition de mettre, dans ce terme, l'accent sur l'activité créatrice et non sur le spectacle)⁽¹²⁾, destinées à être offertes ou à être exhibées autant qu'à être, le cas échéant, "auto-consommées".

De nouvelles enquêtes ethnographiques menées, cette fois, en région parisienne et dans des ensembles de jardins ouvriers, ont permis à la fois de retrouver cette logique dans des conditions beaucoup moins favorables (pression foncière, règlements collectifs édictés par des associations issues du catholicisme social) et d'y chercher les sources des savoir-faire spécifiques mis en œuvre par les jardiniers.

EFFICACITÉ CULTURALE ET AFFIRMATION DE SOI

La réutilisation des techniques maraîchères dans les jardins ouvriers

Le problème des savoirs et des techniques mis en œuvre dans les jardins populaires pose d'une autre manière et dans une autre perspective la relation entre les logiques de l'auto-consommation (qui suppose la recherche de l'efficacité culturelle) et de l'auto-production (qui ne compte pas sa peine). Cependant, du fait de l'imbrication de ces deux logiques dans les pratiques ouvrières, il serait vain de vouloir y isoler des systèmes techniques différemment orientés. Nous cherchons plutôt à retrouver l'origine d'éléments disparates réunis par un jardinier en un ensemble cohérent au gré de son itinéraire biographique et social.

Il semble à première vue que les pratiques de la culture jardinière – et surtout celles qui concernent la culture potagère – aient toutes leur pendant, voire leur modèle, en agriculture: la bêche fait fonction de charrue, les outils à main de machines. Les mots utilisés peuvent être les mêmes: un employé d'hôpital, ancien agriculteur, qui jardine en banlieue parisienne parle du *labour* de son jardin. Il serait facile de voir l'origine des savoirs horticoles dans les savoirs agricoles. De fait, parmi les

⁽¹²⁾ Nous renvoyons ici aux développements de F. Weber (1989) sur la bricole et l'opposition entre une esthétique de la production et une esthétique de la contemplation.

rares variables qui, dans notre enquête, traduisent l'existence d'un savoir immatériel et non d'une possession, la greffe est connue de 53 % des agriculteurs, de 59 % des ouvriers fils d'agriculteurs mais de 29 % seulement des ouvriers fils d'ouvriers. De même la culture de telle ou telle plante potagère (endive, asperge ou pomme de terre) ou l'élevage d'une basse-cour engagent des savoir-faire spécifiques : là aussi les agriculteurs et les ouvriers fils d'agriculteurs sont plus nombreux à les détenir. C'est dire qu'un savoir horticole élaboré en milieu paysan est repris et parfois réactivé en cas de nécessité par les ouvriers fils d'agriculteurs mais qu'il est peu connu des ouvriers fils d'ouvriers. Or une analyse statistique systématique permet de découvrir que, dans certains cas, les ouvriers fils d'ouvriers ne se situent pas du côté d'un manque de savoir mais au contraire maîtrisent mieux certaines techniques. C'est le cas des châssis dont disposent 63 % des ouvriers fils d'ouvriers et 51 % seulement des ouvriers fils d'agriculteurs. Cet exemple nous permet de découvrir une autre source des savoirs horticoles : les professions de l'horticulture et en particulier les maraîchers. Or le jardin potager tel qu'il est conçu par la tradition maraîchère se trouve sur plusieurs points en opposition avec le jardin paysan. C'est dans les observations ethnographiques répétées, en particulier dans les jardins ouvriers de région parisienne, que cette opposition, une fois repérée dans l'enquête statistique, est devenue visible et a pu être précisée.

Nous présenterons ici en même temps le résultat des observations de jardins ouvriers en région parisienne et les principes de la culture maraîchère car nos observations n'ont pu acquérir de cohérence qu'en fonction du modèle maraîcher.

Jardins ouvriers : les conditions de l'observation

Sous le nom générique de jardins ouvriers se cachent plusieurs types de jardin qui peuvent être distingués par des critères juridiques :

a) les "jardins ouvriers" *stricto sensu* sont des jardins collectivement gérés par des associations se réclamant en général d'une origine liée au catholicisme social et dont la principale est la Ligue du Coin de Terre et du Foyer ; les jardiniers ne sont ni propriétaires ni locataires mais simplement membres de l'association qui leur concède un lopin moyennant adhésion ;

b) les "jardins industriels" sont des jardins appartenant à une entreprise qui les concède à certains de ses employés ;

c) les "jardins municipaux" sont des jardins créés et gérés par une municipalité qui les concède à ceux de ses résidents qui en font la demande et qu'elle juge devoir bénéficier de cet "équipement social" d'un genre un peu particulier ;

d) les “jardiniers isolés” sont des jardiniers qui, en dehors de toute institution cultivent des terrains non attenants à leur habitation, rassemblés dans des ensembles d’au moins une dizaine de jardins entretenus.

Mais le terme très répandu, et d’une grande importance politique, de “jardins familiaux” a pu désigner, selon les époques et les législations, les jardins ouvriers de la Ligue, tous les jardins potagers en groupe ou les jardins potagers en général⁽¹³⁾. Dans tous les cas l’origine ouvrière du jardinier ne constitue ni une exigence ni un cas général : les employés de la fonction publique sont ainsi très nombreux.

Les jardins ouvriers offrent la possibilité d’observer en un seul lieu (le lotissement de jardins) une grande concentration de pratiques jardinières, par avance isolées de toute autre pratique sociale, en particulier des pratiques de la résidence. La coupure entre le jardinier et son habitat, la constitution d’un jardinier idéal défini seulement par son jardin sont à la fois le fait des organisations gestionnaires de jardins (interdiction de transformer la cabane de jardin en habitation un tant soit peu permanente ou confortable) et celui des jardiniers eux-mêmes qui choisissent parfois délibérément de rompre avec le voisinage de leur habitation pour se créer des relations de jardin. Comme on l’a déjà suggéré ailleurs (Pluvinaud, Weber, 1992), une telle abstraction produit un artefact qui simplifie l’observation sans lui donner de meilleurs outils. Reste malgré tout l’avantage incontestable de rassembler dans un même espace, et dans des conditions à peu près analogues (taille et qualité des terrains, organisation et règlements...), un nombre important de jardins et de jardiniers. L’observation des pratiques culturelles s’y trouve facilitée par la place centrale, et souvent obligatoire, consacrée aux légumes : cela permet de comparer ponctuellement des pratiques très répandues. Enfin l’observation ne rencontre pas d’obstacles visuels : les jardins ouvriers, une fois franchie l’enceinte commune lorsqu’elle existe, se donnent à voir. L’absence de haies ou de murs entre les jardins individuels n’est cependant pas le résultat automatique du statut précaire des jardins ouvriers (qui rend la construction de murs illégale et coûteuse), ni celui du manque de place pour des haies utilisant un espace trop précieux. Cette visibilité est le résultat et la condition d’un travail ostentatoire, valeur partagée (sur fond de malentendu⁽¹⁴⁾) par les jardiniers et les associations de jardins ouvriers. Le jardin, en tant qu’il est le résultat du travail du jardinier, est comme la signature matérialisée de sa morale : il serait

⁽¹³⁾ Pour un inventaire complet récent des jardins collectifs en région parisienne, cf. Duet, 1986. Nous avons mené nos observations dans trois lotissements de jardins ouvriers : Ivry, Thiais et Nemours (où des enquêtes en dehors des jardins ouvriers ont également été effectuées).

⁽¹⁴⁾ Nous consacrerons un autre article à la question de la rencontre autour du jardinage entre des valeurs ouvrières et les préoccupations sociales et morales du catholicisme social et de ses héritiers.

donc malhonnête de vouloir cacher quoi que ce soit même si parfois des préoccupations esthétiques poussent les responsables à faire masquer les bidons ou le tas de compost derrière des plantes grimpantes. Cette visibilité a aussi pour effet de permettre de déceler rapidement, lors des visites d'inspection, les traces d'abandon ou de laisser-aller qui motiveront l'avertissement puis l'expulsion du jardinier. La visibilité qui permet les observations d'ensemble n'est donc pas neutre, elle nous fait voir ce qui est déjà donné à voir. Elle n'en rend pas moins le travail d'observation sur les jardins ouvriers plus facile à mettre en œuvre qu'une observation sur les potagers pavillonnaires (non seulement plus privés mais aussi plus cachés).

PROUESSES POTAGÈRES, BRICOLAGES JARDINIERS: UN USAGE DÉTOURNÉ DES PRINCIPES MARAÎCHERS

Le maraîchage traditionnel se caractérise par un système de techniques extrêmement élaborées inventées au cours des siècles pour faire face aux exigences du marché urbain. De plus la difficulté des transports de produits frais à longue distance avait favorisé l'apparition de zones maraîchères très proches des villes en particulier sur les riches terres marécageuses. Le maraîchage est donc à la fois urbain par ses débouchés et par ses lieux de production (à Paris, les maraîchers du faubourg Saint-Antoine étaient célèbres sous l'Ancien Régime). La forte rentabilité de ces cultures a permis l'adoption de techniques culturales exigeantes en travail et en matériel (murs, verre ...). Or ce sont certains des principes de la culture maraîchère que l'on peut observer dans nombre de jardins ouvriers malgré une logique productive totalement étrangère à celle du maraîchage.

Précocité, rareté, curiosité

Dans les jardins ouvriers, la précocité est recherchée pour deux raisons distinctes. Il s'agit d'abord, dans une logique d'auto-consommation, d'avoir des légumes tôt, surtout au printemps, à une époque où les légumes frais sont chers. Mais la précocité des récoltes est surtout l'aune à laquelle se mesure le talent d'un jardinier. Les premières fraises, les premiers petits pois, les premières tomates constituent des moments particuliers. Ostentation d'habileté et rivalité avec les autres jardiniers se nouent autour du rapport au temps. Pour le jardinier temporalité et météorologie vont de pair, le beau temps signifie une croissance rapide et chaque ciel, selon la saison, est l'objet d'une interprétation différente. Chaque année le premier fruit mûr arrive à une date différente. Mais les risques existent aussi: un semis fait trop tôt peut geler, de même les pre-

mières pommes de terre se font régulièrement "friser" alors que celles du voisin plus prudent sont encore protégées par une couche de terre. Il arrive parfois qu'un temps clément favorise le néophyte qui a mis ses graines en terre sous le regard amusé de ses voisins. La comparaison est permanente entre jardins et entre jardiniers; en milieu paysan au contraire, où domine la logique économique de l'auto-consommation, l'infraction contre les saisons est beaucoup moins fréquente et surtout moins recherchée. Cela n'empêche pas que des plantes nouvelles et fragiles aient été introduites en milieu rural. Mais l'exemple de Minot montre les modalités de cette introduction: ce sont toujours des ouvriers ou des non-paysans qui essaient de nouvelles variétés⁽¹⁵⁾.

Pour obtenir des produits précoces, le principe consiste à utiliser comme abri des matériaux transparents comme le verre ou aujourd'hui le plastique et ses dérivés. Si le maraîchage traditionnel utilisait le plus souvent des abris bas en verre (cloches ou châssis) et la chaleur dégagée par la fermentation de "couches" de fumier, aujourd'hui le développement de la plasticiculture a mis en avant des solutions adaptées à la mécanisation: tunnel plastique bas et continu pour des cultures comme les fraises ou les melons, serre tunnel en plastique également de plusieurs mètres de largeur où peuvent circuler les engins et les personnes qui récoltent. Dans les jardins ouvriers la solution la plus couramment adoptée réunit des éléments anciens (forme basse et discontinue des châssis) et des éléments plus modernes (utilisation du plastique, moins cher et moins cassant bien que moins efficace, et abandon des systèmes de chauffage par couches de fumier). La construction des châssis est l'occasion de faire preuve d'ingéniosité, en particulier pour trouver les matériaux transparents de couverture. En effet si le verre est cher, le plastique et ses dérivés s'avèrent trop légers et trop fragiles: on récupère pare-brise de voiture défectueux, vitres d'autobus destinés à la casse, fenêtres d'immeubles en démolition... L'accumulation de ces matériaux dans certains jardins laisse penser que l'activité de récupération et de bricolage prend parfois le pas sur le jardinage.

Les techniques mises en œuvre pour hâter les cultures sont aussi celles qui permettent d'obtenir des légumes qui autrement ne parviendraient pas à maturité, du moins sous les climats parisiens. C'est le cas en particulier des melons qui constituent toujours la fierté des jardiniers qui les réussissent malgré ou à cause du caractère aléatoire de cette culture. C'est le cas aussi de légumes plus rares comme l'igname, la patate douce, la pastèque ou l'arachide qui sont cultivés à titre de curiosités. La

⁽¹⁵⁾ Contrairement à ce que dit F. Zonabend (1980), ce ne sont probablement pas seulement les hommes qui préfèrent l'innovation mais les non-paysans, ce qui est la même chose du point de vue du résultat. En effet tous les jardins d'hommes à Minot sont des jardins de non-paysans (ce qui confirme notre analyse de la division sexuelle du travail du jardinage en milieu paysan): "L'artisan à la retraite, l'ouvrier qui jouit d'heures de liberté -jadis le bricoleur, l'homme qui savait tout faire, ou le notable qui disposait de temps- s'adonnait parfois au jardinage".

recherche de curiosités se traduit aussi par la culture de légumes géants. Ainsi les revues de jardinage consacrent souvent une rubrique spéciale aux exploits de leurs lecteurs. De même on trouve de manière récurrente dans la presse depuis le début du siècle et chez tous les jardiniers un peu experts des haricots d'un mètre de long : il s'agit en réalité d'une plante voisine, la dolique, inconnue des consommateurs français mais "endémique" dans les jardins potagers. Cependant la culture des légumes géants et des légumes rares suppose également des soins accrus sans rapport avec la recherche de la précocité.

Intensification : eau, engrais, culture verticale

En effet, la culture maraîchère se définit aussi, et probablement d'abord, par son caractère intensif. Or le jardinier en jardin ouvrier est en général tout à fait dépourvu des ressources matérielles qui lui permettraient de faire pousser le plus de légumes possible sur une petite superficie. De plus, l'intensification n'a pas, en jardin ouvrier, les mêmes justifications économiques que dans le cas des maraîchers : elle peut être recherchée dans une logique d'auto-consommation mais elle peut aussi devenir une prouesse technique en soi. Les surfaces de jardins ouvriers sont petites (entre 150 et 250 m² lors de la création de nouveaux jardins), comme en général celles des jardins dans les grandes villes ; on a vu qu'alors le souci de cultiver des légumes devient prépondérant par rapport à d'autres usages du jardin. Dans ces conditions, les jardiniers cherchent à mettre en œuvre tous les facteurs qui permettront l'intensification de la production.

La première ressource, qui fait le plus souvent défaut et qui catalyse tous les conflits, c'est l'eau. Lorsque les jardins ouvriers sont équipés d'adduction, le problème se pose tout de même de savoir comment répartir la dépense globale. Rares sont les groupes équipés de compteurs individuels. En général la répartition se fait selon le principe de l'égalité mais il entraîne des contestations sans fin sur ceux qui arrosent beaucoup et ceux qui n'arrosent presque jamais. Il est vrai que l'eau constitue un point où les conflits latents s'expriment : ainsi le rapport aux non-jardiniers ou aux usages non horticoles des jardins se cristallise autour du lavage des voitures. Il est vrai également que l'eau représente, en général, plus de la moitié du prix de location du terrain. Le plus souvent il n'y a tout simplement pas d'eau, ni même de puits ou de fontaine. Il n'y a alors plus qu'une seule solution : le bidon pour stocker l'eau de pluie et le toit de la cabane pour la récolter. Il arrive souvent que des jardiniers ou des responsables de jardins mettent cette fonction en premier, avant l'idée de logement ou d'abri. Mais les alignements de bidons évoquent toujours, pour les jardiniers comme pour les associations gestionnaires, le mot de bidonville. Il y a donc un conflit permanent entre des impératifs esthétiques (intégration des jardins dans un paysage urbain), des im-

pératifs économiques (coût de l'adduction d'eau) et des nécessités horticoles. Là aussi, la concurrence entre jardiniers est grande: chance à celui qui aura su économiser son eau le plus tard possible. En même temps un orage inespéré peut ruiner tous ses efforts et récompenser la générosité de ses voisins. Face au manque d'eau, toutes les techniques qui permettent d'optimiser le rendement des bidons et de la gouttière sont mises à contribution: chambre à air comme gouttière, siphon reliant entre eux les différents bidons, conduites amenant par gravité l'eau dans toutes les parties du jardin. Ainsi parfois le tour de force technique prend le pas sur l'impératif horticole même si l'eau de pluie se trouve souvent dotée de toutes les qualités: douceur, pureté et, bien sûr, gratuité.

Le deuxième facteur limitant pour le jardinier réside dans le manque d'engrais. Les engrais chimiques sont parfois utilisés aujourd'hui, mais leur emploi rencontre des réticences de la part des jardiniers. Leur préférence va au fumier, paré de toutes les vertus et, surtout, difficile à obtenir sans la mobilisation collective de tout un réseau de relations: priorité est donnée aux livraisons collectives ou aux expéditions à la campagne à deux ou trois pour ramener de quoi faire pousser des légumes pendant toute l'année. Les solutions sont souvent précaires et il faut sans cesse trouver les derniers élevages bovins de la région parisienne, les centres équestres ou même les cirques qui font payer très peu cher le fumier emporté par l'acheteur. Ceux qui veulent imiter leurs voisins ou leurs devanciers populaires sans partager leurs ressources ni leurs goûts en matière de récupération (comme dans les nouveaux jardins ouvriers de Villejuif) se font livrer du fumier en sacs de 20 kg pour un prix relativement élevé. En l'absence de fumier le jardinier est à l'affût de toutes les matières organiques qu'il peut se procurer; les feuilles mortes, les ordures ménagères, et d'autres choses encore, ont servi à enrichir des terres appauvries par une culture intensive.

Enfin, une dernière ressource a été mise à profit par les jardiniers: il s'agit de la culture verticale. La culture en hauteur permet un gain considérable du point de vue de la surface foliaire exposée au rayonnement lumineux, et donc un gain en productivité au mètre-carré. Il ne s'agit pas ici de laisser les courges courir sur le sol aussi loin qu'il leur plaît ou de cultiver des tomates olivettes à la mode méditerranéenne (c'est-à-dire sans taille ni tuteurage). Ces techniques de culture verticale se résument au palissage pour les légumes et à la taille en espalier ou en cordon pour les arbres fruitiers. Pour ces derniers, en effet, les formes de plein vent ou hautes tiges demandent trop d'espace pour un rendement moindre. Ainsi, il arrive de voir dans les jardins ouvriers d'aujourd'hui des arbres fruitiers artistement taillés, alors même que cette technique a été abandonnée par les professionnels. De plus les arbres de haute tige sont souvent interdits dans les jardins car ils peuvent gêner un voisin, tandis que l'arbre en espalier a un statut juridique et horticole à part. Les enquêtes menées dans la région de Nemours montrent que les arbres de haute tige, bien que moins chers et plus productifs pour un temps d'en-

retien moindre, restent réservés à des clientèles à l'aise en espace (cadres supérieurs et agriculteurs) alors que les formes palissées continuent à être l'objet d'un investissement important de la part des jardiniers populaires. Pour les légumes, tous les matériaux se prêtent au palissage, mais les rames coupées dans les talus sont progressivement remplacées par des treillis de fer à béton tout à fait adéquats ou par d'autres inventions. Mais tous les légumes ne se prêtent pas au palissage. Seuls les haricots, les pois et certaines cucurbitacées (cornichons, coloquintes ...) acceptent ce traitement. Notre questionnaire comportait une question sur la culture des haricots à rames. Or il n'y a aucune différence de ce point de vue entre les ouvriers d'origine ouvrière et les ouvriers d'origine agricole ni entre petites et grandes communes. Le haricot à rames est une tradition paysanne qui demande un peu de savoir-faire et de ressources et qui était pratiquée essentiellement pour les haricots à écosser (à cause d'un meilleur séchage), mais qui a été conservée et poursuivie par les ouvriers urbains du fait de son adéquation aux conditions de culture qu'ils rencontraient. En analysant mieux les données on peut voir des différences significatives selon l'âge du jardinier. Chez les ouvriers fils d'agriculteurs (36 % cultivent des haricots à rames), les vieux en cultivent beaucoup plus (52 %) que les jeunes (22 %) alors que chez les ouvriers fils d'ouvriers (36 %), les jeunes en font plus (37 %) que les vieux (33 %). Pour les fils d'agriculteurs qui disposent en général de plus de place, les haricots nains ont représenté une libération par rapport à une corvée contraignante. En revanche, chez les fils d'ouvriers, le haricot à rames reste une ressource que l'on met en œuvre lorsque l'on est le plus à l'étroit et aussi le plus vaillant.

On ne peut négliger en effet que les pratiques culturelles, même lorsqu'elles semblent se conformer de la façon la plus adéquate à des impératifs et à des logiques techniques, comme le manque de place et le souci de productivité, correspondent d'abord à des logiques sociales et peuvent se trouver, de ce fait, parfois dépourvues de rationalité technique. Si les ouvriers ont si facilement repris à leur compte le souci de précocité propre aux cultures maraîchères, ce n'est pas seulement du fait des opportunités de diffusion d'un savoir (condition nécessaire mais non suffisante) mais c'est aussi parce que la recherche de la précocité permettait de mettre en œuvre des capacités indissociablement techniques et morales: la difficulté d'obtention de produits précoces en fait une prouesse (qui offre la fierté d'un travail difficile et réussi) et un défi (dans une relation de rivalité avec les autres jardiniers quant à la qualité du travail). Le goût du travail bien fait, "qualifié" et "qualifiant", s'épanouit ici en recherche de la difficulté technique. Autre exemple, si les cultures en hauteur constituent une solution adaptée au manque de place, elles ne sont pas forcément abandonnées lorsque l'on cultive un jardin spacieux; c'est qu'elles correspondent aussi à une morale de l'activité qui fera préférer une pratique coûteuse en temps et en effort à une pratique plus simple, peut-être aussi efficace, mais perçue comme le signe d'un laisser-

aller ou d'une forme de "fainéantise": le refus de laisser mûrir les tomates au sol est une attitude éthique, où se combinent goût de l'activité et goût de la propreté, sans fondement technique. Ces remarques n'ont de sens que si l'on se souvient que le jardinage ouvrier est l'un des moments où peuvent s'exprimer des valeurs liées au travail mais dégagées de tout impératif professionnel, c'est-à-dire si on l'analyse comme travail à-côté, séparé de l'univers professionnel: ce qui n'est pas le cas de la culture d'un jardin en milieu agricole.

JARDINS ÉTRANGERS, LOGIQUES DIFFÉRENTES

Dans tous les ensembles de jardins ouvriers étudiés, les jardiniers portugais se distinguent par leur nombre et par l'unanimité qu'ils réunissent autour de leurs qualités jardinières. D'autres régions du monde sont parfois représentées (Maghreb, Asie, Afrique noire, DOM-TOM) mais de manière plus sporadique et ils font l'objet de réactions plus partagées probablement liées à des facteurs totalement extérieurs aux jardins. Les jardins portugais présentent de plus l'avantage d'être facilement identifiables grâce à l'importance accordée à des espèces de choux inconnues en France mais que tous les jardiniers reconnaissent. Ce sont d'abord des jardins tournés vers l'auto-consommation et les légumes de base (choux, pommes de terre, oignons...) forment le gros des cultures. Cependant l'admiration des jardiniers français provient non pas tant de l'originalité des jardins portugais que de leur conformité à certains modèles: les jardins sont cultivés en permanence, de manière très intensive avec un souci évident de productivité. De plus les jardiniers portugais masculins semblent le plus souvent détenir de solides connaissances horticoles qui leur permettent d'entreprendre en plein hiver des cultures qui ont peu à peu disparu des potagers français (fèves et pois principalement) ou même de cultiver de la vigne pour le vin en région parisienne et de rejoindre par là d'anciennes traditions locales⁽¹⁶⁾. En fait, il serait vain de vouloir comprendre le fonctionnement des jardins portugais sans aucune référence aux systèmes agraires en vigueur au Portugal. En effet, qu'il s'agisse du *latifundium* de l'Alentejo (centre sud du Portugal) ou du maraîchage de l'Estremadura (au nord de Lisbonne), dans tous les cas le faible niveau des salaires et la vocation exportatrice des cultures (maraîchage d'une part, élevage, eucalyptus, chêne-liège et céréaliculture extensive d'autre part) imposent comme contrepartie la disposition d'un lopin où une famille peut produire la plus grande partie de son alimentation. Dans l'Alentejo, ces jardins sont le plus souvent réunis à l'extérieur des villages dans les fonds plus humides et plus riches et sont régulièrement cultivés par des hommes, ce qui les oppose aux potagers paysans français plus souvent cultivés par les femmes. On comprend

⁽¹⁶⁾ La vigne était très cultivée à Paris au Moyen-Âge et son élimination définitive date de la crise phylloxérique de la fin du XIX^e siècle.

donc que lors de leur arrivée en France, les Portugais se soient trouvés particulièrement doués pour la culture des jardins potagers.

On retrouverait probablement de nombreux traits similaires dans l'immigration italienne: ainsi chez les maçons de région parisienne la possession d'un jardin a permis de conserver et d'afficher une identité nationale ou régionale (culture du basilic, de telle variété de tomate, de telle vigne...). Le jardinage peut alors devenir la base d'un échange de savoirs et de plantes qui permet à l'immigré d'articuler une culture étrangère et de nouveaux réseaux de sociabilité (Beaud, Noiriel, 1990). Françoise Dubost (1976, pp. 192-203) cite également le cas d'un jardinier de Créteil originaire du Gâtinais qui conservait les traditions culturelles de son "pays" de naissance. De même, si pour beaucoup d'ouvriers français d'origine agricole, le jardinage constitue d'abord une ressource matérielle c'est aussi l'une des voies de l'affirmation de soi dans des pratiques progressivement dépouillées de toute rationalité économique et alimentaire: ainsi les pigeons ornementaux ou les lapins de race pure prennent place dans les basse-cour. Cependant il faut se garder de toute généralisation abusive et tenir compte des itinéraires particuliers d'immigration (secteur économique de départ et d'arrivée, en famille ou comme célibataire...) et surtout des structures agraires des zones d'émigration. Ainsi le cas des *latifundia* portugais n'est pas généralisable au bassin méditerranéen car il peut y avoir des zones de *latifundia* sans aucun *microfundium*. Il semble par exemple que, parmi les jardiniers immigrés algériens, l'origine kabyle soit plus fréquente: or la Kabylie est avant tout une zone de petites exploitations. De plus le facteur politique peut intervenir: dans le cas de l'immigration espagnole la politisation semble opposer les immigrés économiques de l'après-guerre fervents jardiniers et les exilés de la guerre civile qui trouvent probablement ailleurs des possibilités d'affirmation de leur identité.

*

* *

Une fois mise en lumière, grâce à l'enquête statistique, l'opposition dans le jardinage populaire entre la logique de l'auto-consommation (portée plus souvent par les ouvriers d'origine agricole) et la logique de l'auto-production (qui s'épanouit le mieux chez les ouvriers résidant dans des petites villes), nos enquêtes ethnographiques nous ont permis de retrouver, dans le foisonnement des pratiques où se mêlent ces deux logiques, les multiples façons dont des savoir-faire qui semblent utilisés pour leur efficacité technique peuvent se transformer en ressources pour l'affirmation de soi: on l'a vu pour les techniques maraîchères, d'autant plus facilement empruntées qu'elles correspondent à des valeurs ouvrières partagées; on l'a aperçu également pour les jardiniers immigrés en ville, plus souvent d'origine agricole, qui utilisent leurs savoir-faire d'origine à la fois dans le cadre d'une recherche de productivité et comme une ressource identitaire (mettant par là en exergue leur ethni-

cité ou leur paysannité). S'ouvre à présent une nouvelle direction de recherches : comment certains savoir-faire jardiniers ont-ils été effectivement diffusés, par quels circuits et avec quelles intentions de la part des "vulgarisateurs" ? Comment cette diffusion permet-elle de penser les malentendus entre les producteurs ou les diffuseurs de nouvelles techniques et leurs utilisateurs, malentendus qui sont finalement la condition d'une diffusion réussie ? C'est cette fois grâce à des matériaux historiques que ces questions pourront être abordées. Elles conféreront, en retour, une nouvelle intelligibilité aux observations contemporaines.

BIBLIOGRAPHIE

- ALVIM (R.), LEITE LOPES (S.), 1991 — Les jardins secrets de l'usine, logiques paysanne et ouvrière dans la gestion de la main-d'œuvre industrielle au Brésil, *Cahiers d'Économie et Sociologie Rurales*, n° 21, 1991, pp. 71-98.
- BEAUD (S.), NOIRIEL (G.), 1990 — Penser l'intégration des immigrés, *Hommes & Migrations*, n° 1113, juin, pp. 43-53.
- BONNETTE-LUCAS (C.), 1990 — Le bricolage : les usages sociaux du temps libre, thèse, Université de Paris VIII.
- COMPTE-CABEDOCE (B.), 1991 — Jardins ouvriers et banlieue : le bonheur au jardin, in : *Les premiers banlieusards, Rencontres à Royaumont*, Paris, Ed. Créaphis, pp. 248-281.
- DUBOST (F.), 1976 — Les jardins de Créteil, *Traverses*, n° 5-6, octobre, pp. 192-203.
- DUBOST (F.), 1984 — *Côté jardins*, Paris, Scarabée et Compagnie.
- DUET (A.), 1986 — Jardins familiaux en Ile-de-France, IAURIF, avril.
- GRIGNON (CH.), GRIGNON (C.), 1980 — Styles d'alimentation et goûts populaires, *Revue française de Sociologie*, XXI, pp. 531-569.
- HOGGART (R.), 1970 — *La culture du pauvre*, Paris, Editions de Minuit.
- LACARRIERE (J.), VEROUST (M.), 1978 — *La gloire des jardiniers populaires. Les inspirés du bord des routes*, Paris, Le Seuil.
- MURARD (L.), ZYLBERMAN (P.), 1976 — *Le petit travailleur infatigable, villes-usines, habitat et intimité au XIX^e siècle*, Paris, Recherches.

PLUVINAGE (M.), WEBER (F.), 1992 — Les jardins populaires : pratiques culturelles, usages de l'espace, enjeux culturels, rapport de recherche pour la mission du Patrimoine ethnologique du ministère de la Culture, décembre.

WEBER (F.), 1978 — Travail des femmes dans l'agriculture, note de recherche ethnologique, Université de Paris V.

WEBER (F.), 1989 — *Le travail à-côté, étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA, Editions de l'EHESS.

ZONABEND (F.), 1980 — *La mémoire longue, temps et histoire au village*, Paris, PUF.